

Ce qui ne se voit pas

2011-2014

Un projet du groupe RADO, commande publique du Centre National des Arts Plastiques à l'initiative de l'association Peuple et Culture Corrèze.

Deux expositions: à l'église Saint-Pierre (Tulle, juillet-août 2014) et au Centre international d'art et du paysage (Vassivière, Juillet-novembre 2014).

« En 2011, par la voix de Manée Teyssandier, l'association Peuple et Culture Corrèze nous invitait à nous intéresser "au présent et au futur" du pays de Tulle, en privilégiant les occasions de travailler avec les habitants. Si nous avons accepté cette invitation avec enthousiasme, c'est parce qu'elle émanait d'une situation d'exception : celle produite par l'action longue d'une association d'éducation populaire qui s'est tournée vers l'art pour continuer à chercher ce qui d'un territoire n'avait pas été vu.

Nous avons choisi d'aborder le territoire par ses réseaux techniques, par sa vie organique, associant la question démocratique que pose l'écologie à l'enjeu documentaire. Comment avec de la vidéo, du dessin, des photographies, des sculptures, rendre compte de réalités cachées, ou mal regardées, tout en indiquant des réserves d'invisible ?

De ces questions et des enquêtes que nous avons conduites se sont dégagées plusieurs situations. Chacune engage une modalité du collectif, entre artistes du groupe, avec des travailleurs, des écoliers ou des militants du territoire ; chacune porte aussi une réserve d'invisible. Car tout ce qui ne se voit pas n'est pas invisible de la même façon. »

« Un radeau, vous savez comment c'est fait : il y a des troncs de bois reliés entre eux de manière assez lâche, si bien que lorsque s'abattent les montagnes d'eau, l'eau passe à travers les troncs écartés. [...] Nous ne maintenons que ce qui du projet nous relie. Vous voyez par là l'importance primordiale des liens et du mode d'attache, et de la distance même que les troncs peuvent prendre entre eux. Il faut que le lien soit suffisamment lâche et qu'il ne lâche pas. »

Fernand Deligny, *Le Croire et le Craindre*, Stock, 1978 ; repris dans *Œuvres, L'Arachnéen*, 2007, p.1127.

RADO est un sigle à signification variable : il peut s'adapter aux circonstances comme aux désirs de ceux qui associent leurs noms sous ces quatre lettres. Cette mobilité, sinon ce flottement, rappelle celle des « troncs de bois reliés de manière assez lâche » évoqués par Fernand Deligny pour décrire la figure du radeau *. Nous y reconnaissons l'image la plus juste pour dire l'en-commun d'une activité menée à plusieurs.

Depuis 2009, RADO réunit huit artistes aux pratiques diverses, de la photographie à la sculpture, en passant par la vidéo et le dessin. Tous partagent un intérêt pour les formes et les conditions d'une pratique collective de l'art, parallèlement à l'activité qui structure leurs recherches personnelles. Les membres de RADO se sont rencontrés grâce au séminaire Des Territoires animé par Jean-François Chevrier à l'École des beaux-arts de Paris ; séminaire qui se voulait, au tournant du siècle, un espace de réflexion et d'information ouvert, qui dépasse les limites de l'art contemporain et se préoccupe de l'état du monde.

Certains artistes s'étaient déjà associés à l'occasion de projets spécifiques (dont un cycle d'expositions commandé par la Maison Populaire, à Montreuil). L'exposition *Champs d'abondance*, présentée en janvier 2009 à la galerie Dix9 (Paris), a été la première manifestation publique de RADO et l'occasion de formaliser l'existence d'un groupe de travail. Plutôt que d'illustrer un thème, nous avons voulu, à partir d'une recherche initiée par Adrien Malcor, faire circuler des figures et des motifs (le contenant, le moule, le pays de Cocagne, la réserve, etc.) en réglant les relations formelles, d'œuvre à œuvre, pour construire un espace d'exposition non conditionné par un discours préalable, et ainsi ouvert à l'expérience. En mars 2011, la galerie Dix9 réinvitait RADO, et ce fut : *Le bouc chantait (tragédie)*, une exposition construite autour du second volet du travail photographique de Madeleine Bernardin Sabri sur la fin de la propriété collective dans la région de Moscou.

Fanny Béguery, Madeleine Bernardin, Florian Fouché, Adrien Malcor, Anaïs Masson, Maxence Rifflet, Claire Tenu et Antoine Yoseph.

Forêt-Machine

Madeleine Bernardin

La sylviculture du plateau de Millevaches est une agriculture sans culture, sans transmission. Les premières plantations du début du vingtième siècle ont été subventionnées pour « mettre en valeur » le plateau, en remplaçant une végétation arbustive développée sur les landes depuis l'abandon de l'élevage ovin. Après la Seconde Guerre Mondiale et avec l'intensification de l'exode rural, les forêts n'ont majoritairement plus appartenu aux habitants et aujourd'hui, seul un tiers des propriétaires vit encore sur le plateau.

Cette forêt est une usine à ciel ouvert. Le bois qui y croît est considéré comme une ressource économique et une alternative aux énergies fossiles, sur un territoire que les statistiques démographiques qualifient de « désert ». Le Rapport sur l'état de nos forêts et leurs devenir possibles (à télécharger ici), écrit par des habitants du plateau de Millevaches, est un petit livret fait d'images et d'un texte qui reprend le fil de cette histoire, de cette sylviculture sans culture. Il saisit ce qu'il en est de cette exploitation économique industrielle des arbres, des dégâts écologiques qu'elle peut produire et propose des pistes de réflexion et d'organisation pour répondre au problème.

Comme le soleil qui brille, le vent qui souffle et l'eau qui coule, les forêts qui brûlent sont un enjeu énergétique et économique. L'expression « développement durable » ne serait-elle pas une contradiction dans les termes, si des habitants n'ont pas voix au débat, si l'énergie reste une affaire de projection capitaliste et de gestion territoriale ? Le Rapport sur l'état de nos forêts est un contre-pouvoir, un contre-feu de forêt.

Le Limousin est traversé de circuits économiques que l'observation, même attentive, de la coupe rase d'une plantation de Douglas, ne permet pas de percevoir. Mais puisqu'il fût des objets de papier ou de parchemin dont les tracés formaient des objets de conquête, une fois le pays conquis, une fois le conquérant invisible, des traces de sable, des tâches de couleur et des lettres, permettraient-elles de mesurer son pouvoir ? Nous ferons des cartes pour voir et comprendre ce qui est invisible et renouer, peut-être, le fil d'une transmission.



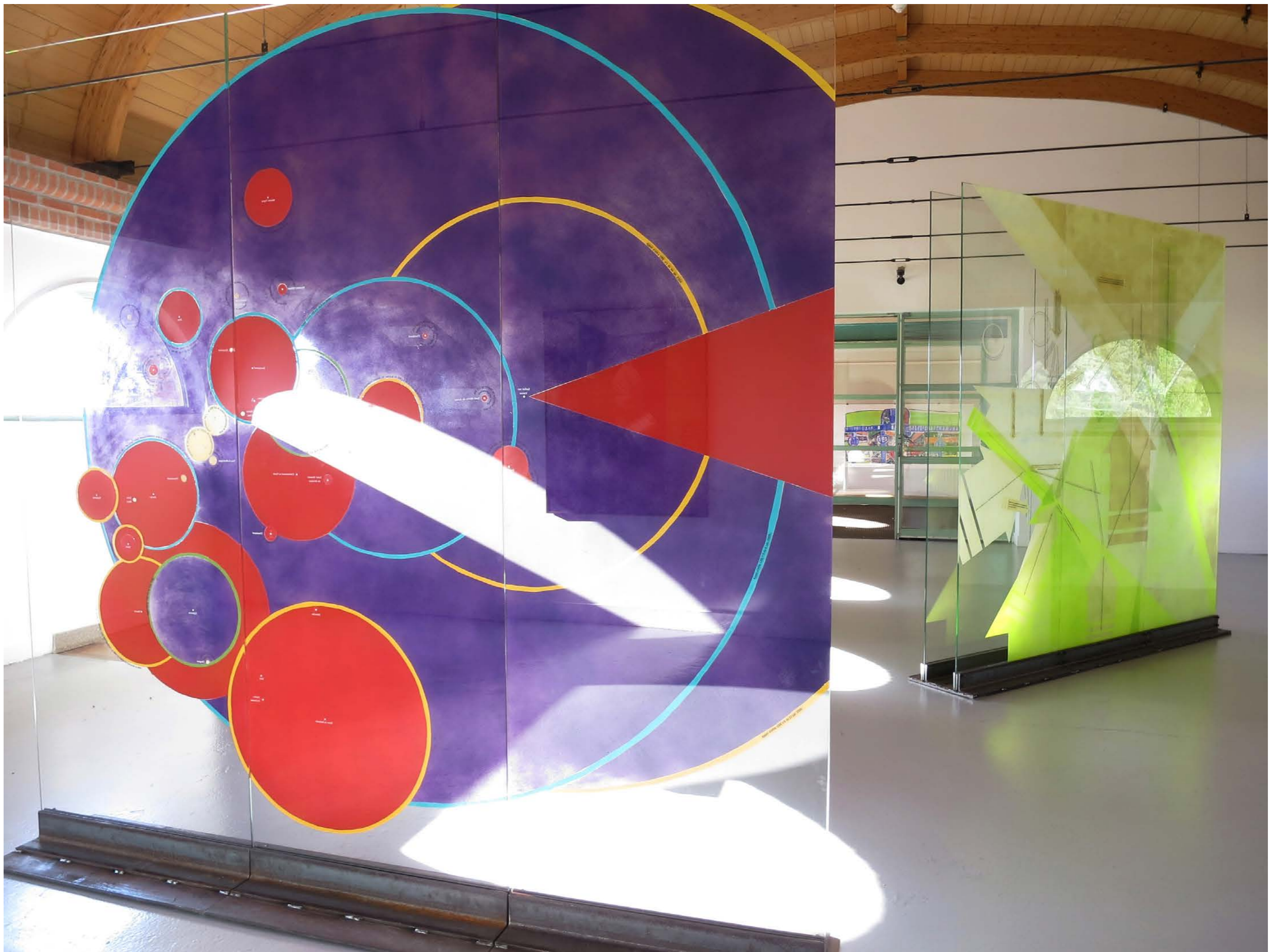
Madeleine Bernardin, *La forêt en timbre poste : mais pour quelle adresse ?*
Le puy du Mas Chesny depuis la départementale 109 en Corrèze, août 2012,
2014.



Madeleine Bernardin, vue de l'ensemble *Forêt-Machine*. *Production de chaleur et d'électricité en Limousin, à partir d'abres qui y ont poussé, ou qui ont poussé ailleurs*, carte sur trois panneaux de verre peint (peinture en bombe violette, rouge, bleu et jaune, cire d'abeille et lettres transfert), 240 x 240 x 40 cm. et *Circulation de combustibles en Limousin, à partir d'abres qui y ont poussé, ou qui ont poussé ailleurs*, carte double sur six panneaux de verre peints (peinture en bombe verte, cire d'abeille, colle, sable et lettres transfert), 240 x 240 x 40 cm.



Madeleine Bernardin, André Bessette, conseiller municipal de la commune de Faux-la-Montagne, ayant vidé les cendres de la chaudière de la commune en l'absence du technicien municipal, le 1er mai 2012, 2014.



RAPPORT SUR L'ÉTAT DE NOS FORÊTS ET LEURS DEVENIRS POSSIBLES

par des habitants du plateau de Millevaches - novembre 2013



Couverture et pages du *Rapport sur l'état de nos forêts et leurs devenir possibles*, rédigé par un collectif d'habitants du plateau de Millevaches, novembre 2013, mis en page et illustré avec la collaboration de Madeleine Bernardin.

Annnonce par le ministre de l'Agriculture d'une nouvelle loi forestière, imminence du nouveau Plan pluriannuel régional de développement forestier (PPRDF), audit de la filière bois du Massif central par l'État publié en janvier 2012, discours programmatique d'Urmatt prononcé en mai 2009 par Nicolas Sarkozy sur la nécessaire adaptation de la filière bois française à la mondialisation, communication à outrance depuis quelques mois par le lobby forestier dans *La Montagne* et *Le Populaire du Centre*, installation de trois usines de cogénération à Limoges, Egletons et Moissannes consommant annuellement 400 000 tonnes de bois ¹ballet incessant des grumiers chargés à plein... Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il se passe quelque chose à propos du bois en Limousin, et donc fatalement autour des forêts du plateau de Millevaches, qui produisent, sur 20% de la surface de la région, plus de la moitié de son bois.

Dans ce concert, on entend la voix de l'État, des professionnels de la filière bois, des organisations prétendant « représenter les propriétaires », de toutes sortes d'experts. Comme il est de coutume sur la plupart des sujets qui les concernent, il n'y a qu'une seule voix que l'on n'entend jamais, c'est celle des habitants, de ceux qui vivent au beau milieu de ce « massif forestier » qui suscite tant de convoitises et de spéculations.

1 - source : <http://www.crfp-limousin.com/france/crfp-bois-energie-24.htm>. Si l'on considère l'ensemble des unités de production d'énergie à partir du bois en Limousin, ce chiffre est porté à près de 700 000 tonnes.

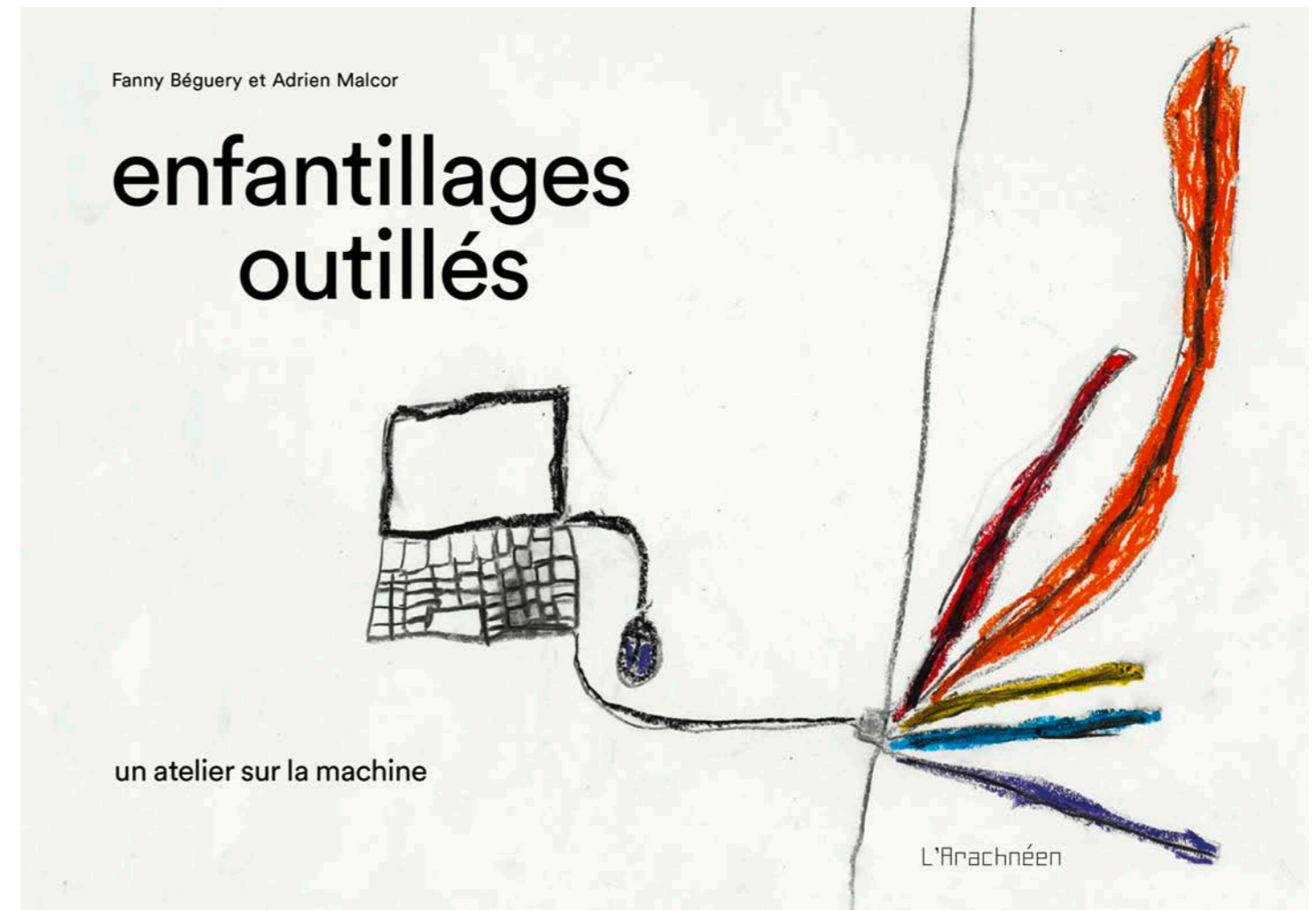
moyenne de ceux-ci. Nous nous sommes seulement penchés en profanes sur ce qui nous entoure tous les jours. Nous avons cherché à comprendre l'histoire humaine qui se cache sous les dehors faussement naturels du paysage, à déchiffrer les intérêts, les conceptions et les discours qui s'incarnent dans une « futaie régulière » de Douglas, une coupe rase ou un puy recouvert, sans ordre apparent, de feuillus dits « de qualité médiocre ». Il nous est alors apparu que notre plateau, prétendument si éloigné de tout, était traversé jusqu'en son cœur par la dynamique actuelle du capitalisme. En témoigne le simple fait que plus de la moitié des volumes de bois exploités sur le plateau partent en trituration pour l'usine de pâte à papier de Saillat ; une usine qui appartient au plus grand groupe papetier mondial, International Paper, dont le conseil d'administration accueille, entre autres financiers planétaires, l'ancien directeur général de la banque Goldman Sachs. Quant au bois qui ne part pas en trituration, les principaux acteurs de la filière savent s'entendre pour se partager la ressource et en fixer le cours.

En vérité, c'est tout un paysage qui nous est devenu plus lisible. Là où le lobby forestier a tendance à ne voir que des arbres plantés dans un désert humain, et où nous autres habitants avons tendance à envisager notre vie comme se déroulant sur le fond d'une « nature » immuable, nous avons découvert que l'état de la forêt, au fil de l'histoire, ne faisait qu'exprimer la façon dont le plateau était habité. L'état de la forêt est le reflet fidèle de notre rapport au territoire.

Enfantillages outillés

Fanny Béguery, Adrien Malcor, avec la collaboration de Anaïs Masson

Fanny Béguery et Adrien Malcor ont mis en place un atelier mobile avec des élèves de trois écoles primaires situées de part et d'autre de la Dordogne. Ils ont donné aux enfants des outils artistiques, ceux du dessin, de la photographie et de la gravure, pour qu'ils imaginent ou réinventent le fonctionnement des machines qui les entourent, des objets domestiques aux grandes installations hydroélectriques tapies dans leur voisinage.



Enfantillages outillés, Éditions L'Arachnéen, Paris, nov. 2016. 176 pages, 110 images
format à l'italienne : 17 x 24,2 cm. Publié avec l'aide du groupe RADO et de la région
Nouvelle
Aquitaine et diffusé-distribué par Les belles lettres.

Les machines attirent les enfants. Nous constatons tous cette attirance, cette attraction ; elle ne nous étonne plus. Pourtant, où trouve-t-elle sa source ? Et qu'est-ce qu'une machine pour un enfant ? Un adulte, sommé de répondre à cette dernière question, chercherait sans doute secours dans les ouvrages de psychologie. Il n'aurait pas tort : cette question est, de fait, un passionnant problème de psychologie, et central.

Mais qu'on la pose à l'enfant lui-même et la question – qu'il faudra vite reformuler – change radicalement de dimensions. Dans la pensée de l'enfant elle se fragmente, bifurque, rayonne, et les réponses arrivent à travers un complexe mouvant, polarisé toujours selon une actualité des désirs et des préoccupations, où l'enfant engage une mémoire et une cosmologie. Il lui arrive alors de résoudre, comme en passant, d'authentiques problèmes de technologie.

Nous avons commencé à nous poser la question en 2011, alors que nous nous engageons aux côtés de l'association Peuple et Culture Corrèze dans une enquête artistique sur la géographie technique du pays de Tulle. Nous ne nous sommes pas demandé, à proprement parler, s'il existe des représentations infantiles de la technique, comme il existe des représentations infantiles de la sexualité. Comment n'en existerait-il pas ? Et comment seraient-elles étanches aux « théories sexuelles » ?

Nous nous sommes plutôt demandé comment avoir accès à ces représentations, comment leur donner forme, les activer, les amplifier.

Les machines enfantines nous intéressaient au moins autant que les mécanismes infantiles. Les artistes, comme les enfants, se posent parfois des questions, et ces questions, dans un

cas comme dans l'autre, appellent moins des réponses qu'elles ne visent un champ d'activité.

L'année suivante, pour tenter, donc, non pas de trouver des réponses mais d'ouvrir le champ, nous avons proposé un atelier à trois écoles primaires de la vallée de la Dordogne, dont deux, celles d'Hautefage et de Saint-Martin-la-Méanne, étaient des écoles à classe unique (de la grande section de maternelle au CM2), et la troisième, à Marcillac-la-Croisille, une classe de double niveau CE1-CE2.

Nous sommes venus avec des outils, ceux du dessin d'abord, en adressant aux enfants la consigne suivante :

Dessine une machine, et essaie de montrer non pas seulement à quoi elle sert, mais comment elle fonctionne. Tu ne sais pas ? Alors imagine...

Cette consigne, qui a évolué avec les outils, n'était ni une simple consigne ni une consigne simple. On dit souvent qu'un enfant dessine ce qu'il sait, pas ce qu'il voit. Que dessine-t-il alors quand il ne sait pas et qu'il ne peut rien voir ? Que peut donc savoir un enfant, que peut-il voir même (et photographier) du système de forces qu'est toute machine ? Pas grand-chose a priori, et nous pas plus que lui, bien souvent. « Alors imagine... » Notre consigne du fonctionnement était d'abord une voie courte vers l'espace imaginaire, qui ne s'oppose pas au réel comme l'erreur à la vérité.

Enfin, si les enfants ne comprennent pas à proprement parler le jeu technique des forces, il se pourrait qu'ils en surprennent quelque chose, puisqu'ils sont attirés par la machine, par toutes les machines.





Enfantillages outillés, exposition «Marelle», centre d'art le 116, Montreuil.

Sur la grande table, plusieurs boîtes de crayons de couleur. Olivier, le benjamin de la classe avec ses 5 ans, en a empoigné un. Il trace, couché sur sa feuille. Il se relève, tourne sa feuille à 90 degrés, change de crayon, retourne sa feuille, la tapote avec son crayon

tac tac tac,
bruite **pfff, pffff, pffff,**
et s'exclame :

**C'est l'histoire des allumettes !
C'est pour faire chauffer la viande... (tac tac tac) C'est pour allumer le feu, pour faire chauffer la casserole. La viande, elle chauffe pour la manger. Bleu. Attends, j'ai pas fini. Dedans je vais faire... un truc, un machin.**

Des allumettes il passe aux chaussettes... Ses camarades, tout à leur propre dessin, ne réagissent pas, ils sont habitués aux exubérances d'Olivier. Un seul, le grand à sa droite, s'agace :

N'importe quoi !

On affiche les dessins au tableau, Olivier veut parler le premier :

D'abord, j'ai fait ça. D'abord. Pour allumer le feu... pour allumer le gaz.

On le questionne. Où ça « ça » ? Et les flammes, le feu du gaz, de quelle couleur ils sont ?

Orange. Bleu.

J'ai cru le voir là quand tu l'as dit.

C'est le même, c'est le même !

C'est le feu bleu du gaz ?

Oui.

Et les chaussettes ? Olivier n'écoute plus, commence à se répéter, et nous aurons un peu de mal à lui faire raconter l'histoire des allumettes. Mais ne nous trompions-nous pas un peu d'histoire, en demandant à Olivier de recoller les mots prononcés sur des motifs figurés ? Peut-être Olivier, avec ses bruits *pfff pfff* et ses gestes *tac tac*, en avait-il raconté une autre. Dans cette histoire-là – si c'en est une –, c'est le crayon qui est une allumette. Une histoire au présent alors, dans le présent du dessin en train de se faire, dans le feu qui prend la feuille, avec un peu de couleur au bout d'un peu de bois.



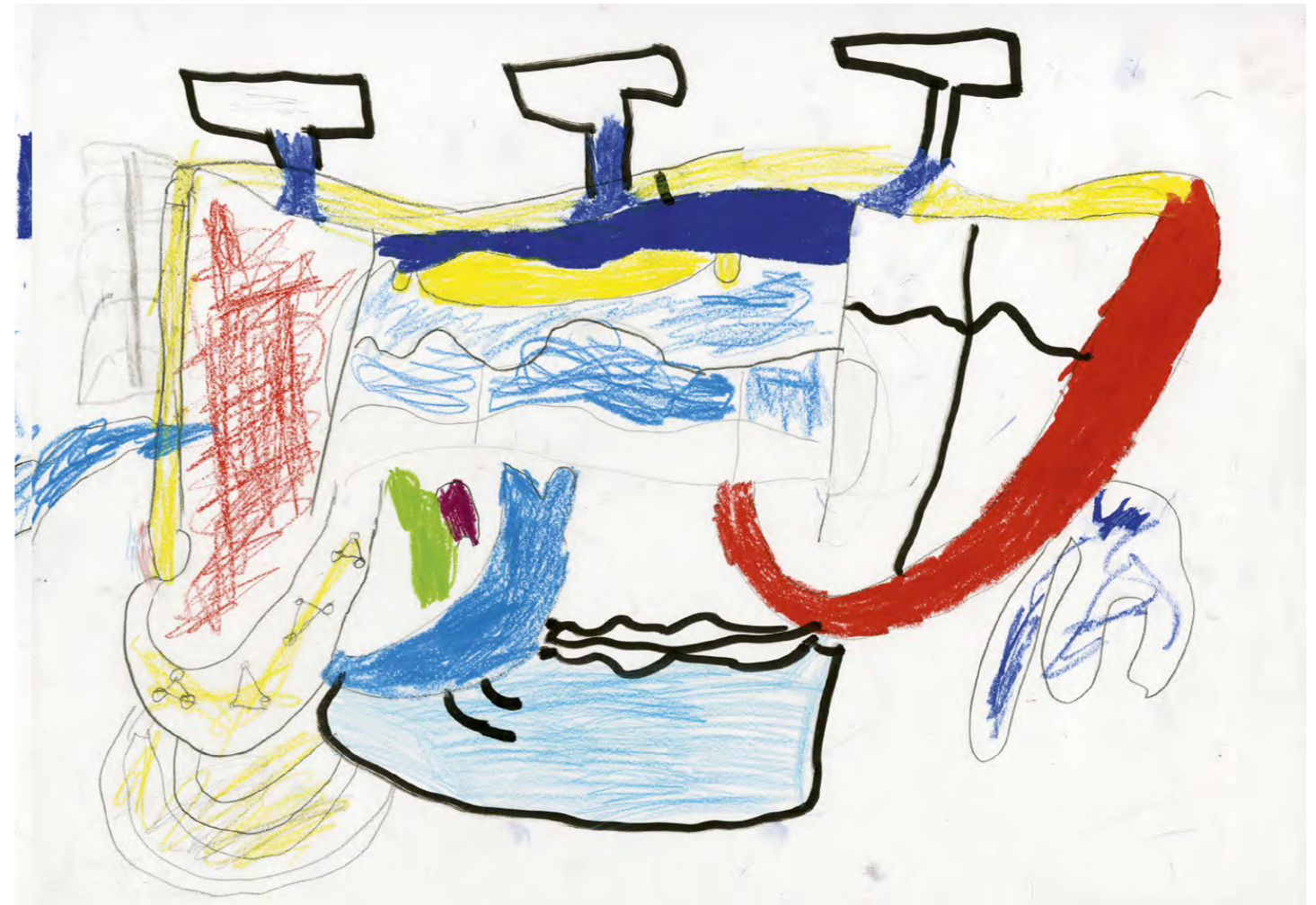
Gazinière. Dessin d'Olivier Hudin-Dutilly (5 ans)

Fanny Qu'est-ce qui se passe à l'intérieur de l'ordinateur ?
 Arsène **Ça fait un arbre, des pommes, un tronc, puis de l'herbe, des nuages, des feuilles, et puis le ciel. C'est tout.**
 Fanny Comment il apparaît, l'arbre ?
 Arsène **Il faut appuyer sur les touches et il y a tout qui apparaît.**
 Louise **Arsène, tu sais comment elles marchent les touches ?**
 Clara **Tu sais comment elles font ?**
 Louise **Quand t'appuies, pourquoi ça va tout de suite sur l'ordinateur ?**
 Arsène **Parce que...**
 Adrien Quelqu'un sait ? Moi je ne sais pas.
 Louise **Moi non plus.**
 Valentin **Y a un fil qui va à une touche, ça va vers... où y a le dessin, et après, t'appuies sur plein de touches, et ça fait...**
 Clara **... le mot !**
 Valentin **... mettre...**
 Clara **... la phrase !**
 Valentin **... le dessin.**
 Adrien Ça veut dire qu'il y a quelque chose qui passe dans le fil. Tu sais quoi ?
 Valentin **C'est des... des petits bouts de fer ?**



Ordinateur. Dessin d'Arsène Planet (5 ans)

DOUBLE PAGE SUIVANTE :
 « TBI » (tableau blanc interactif) et ordinateur.
 Dessins d'Emma Veysset (8 ans)





Enfantillages outillés: *Le barrage*, linogravure collective réalisée par les enfants des trois écoles.

L'air de l'accordéon
Fanny Béguery et Claire Tenu

Claire Tenu et Fanny Béguery proposent une divagation sonore et visuelle, suscitée par la présence de la fabrique d'accordéons Maugein à Tulle. À partir d'une analogie avec l'appareil photographique, et d'un jeu sur l'air, entendu comme mélodie et comme souffle, elles présentent trois œuvres qui correspondent à trois temps du projet: un montage audiovisuel fait de photographies, de lectures, d'entretiens, d'études filmées et de musique ; un petit lamellophone ; et une installation imaginée pour le phare de Vassivière.

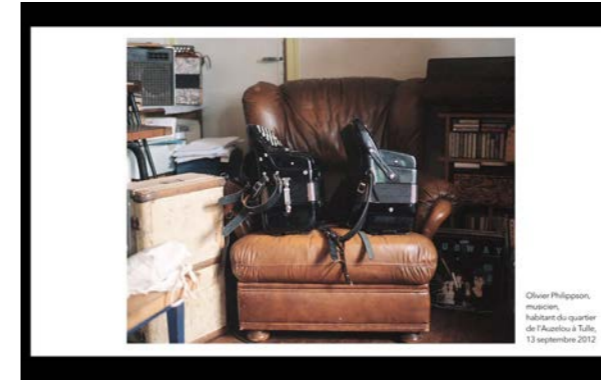
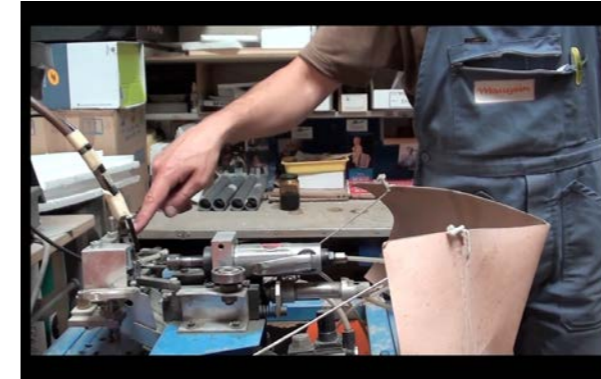
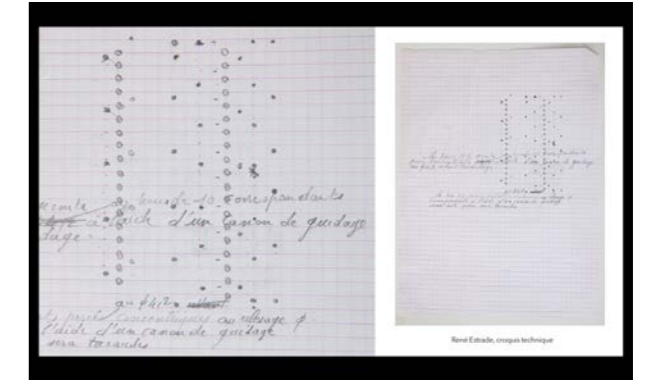
La présence à Tulle du dernier fabricant d'accordéons en France, l'usine Maugein frères, représente une occasion d'interroger le parallèle historique entre deux objets mécaniques de l'ère industrielle, voués, non sans polémiques, à produire de l'art : l'appareil photographique et l'accordéon.

La technique de fabrication de cet instrument de musique – sans cesse redéfinie selon les modèles construits – contraint aujourd'hui les ouvriers de l'entreprise, peu nombreux, à associer un ensemble de savoir-faire très spécifiques, ordinairement propres à l'artisan, à l'efficacité d'une production en série.

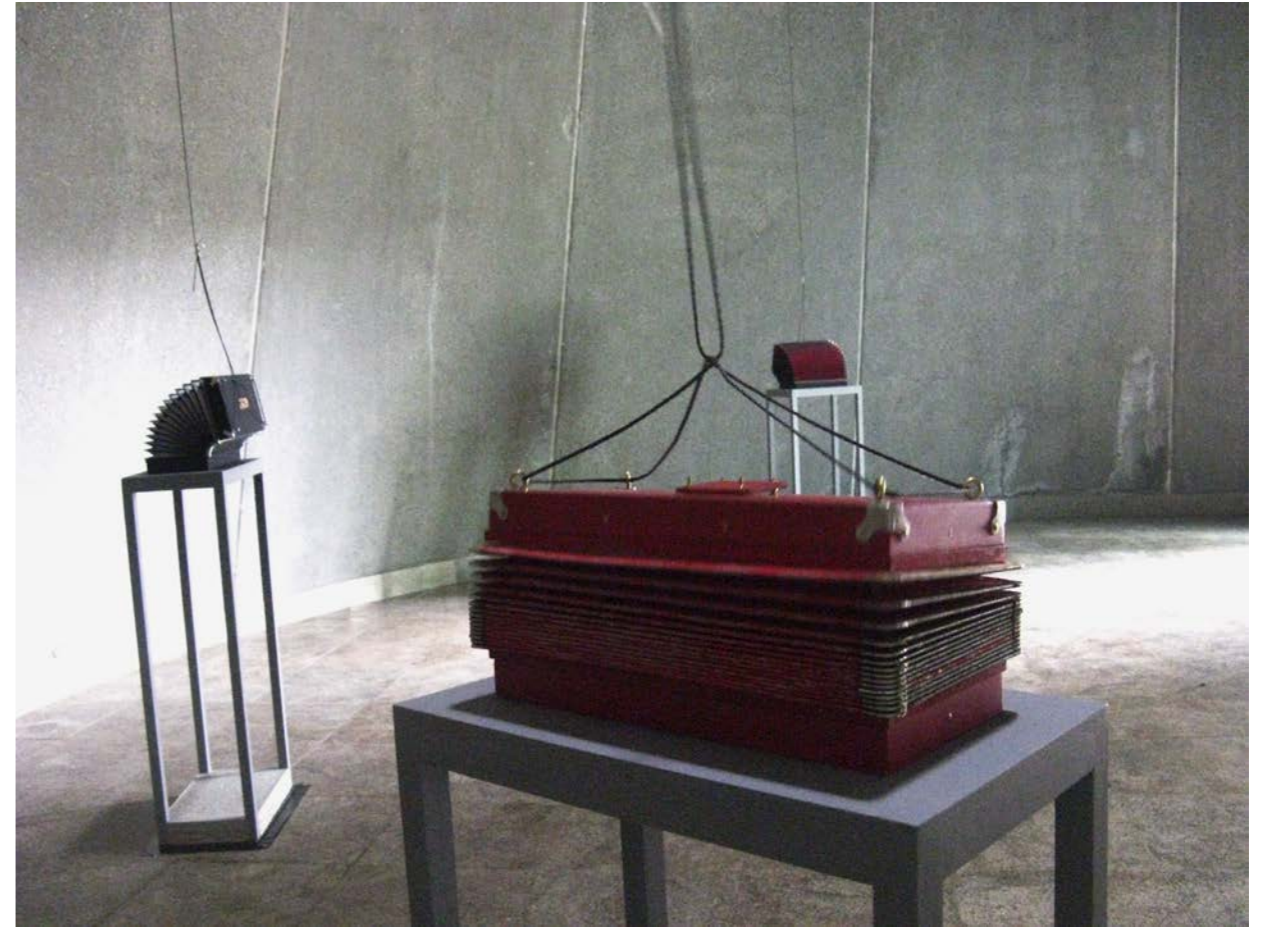
Ce dialogue étrange, interne à l'entreprise, et l'organisation de l'espace travaillé qui en découle, forme le point d'ancrage d'une recherche ouverte sur les enjeux

actuels de l'accordéon, objet symbole de la ville et sur ses liens à la culture du territoire et de ses habitants.

Fanny Béguery et Claire Tenu



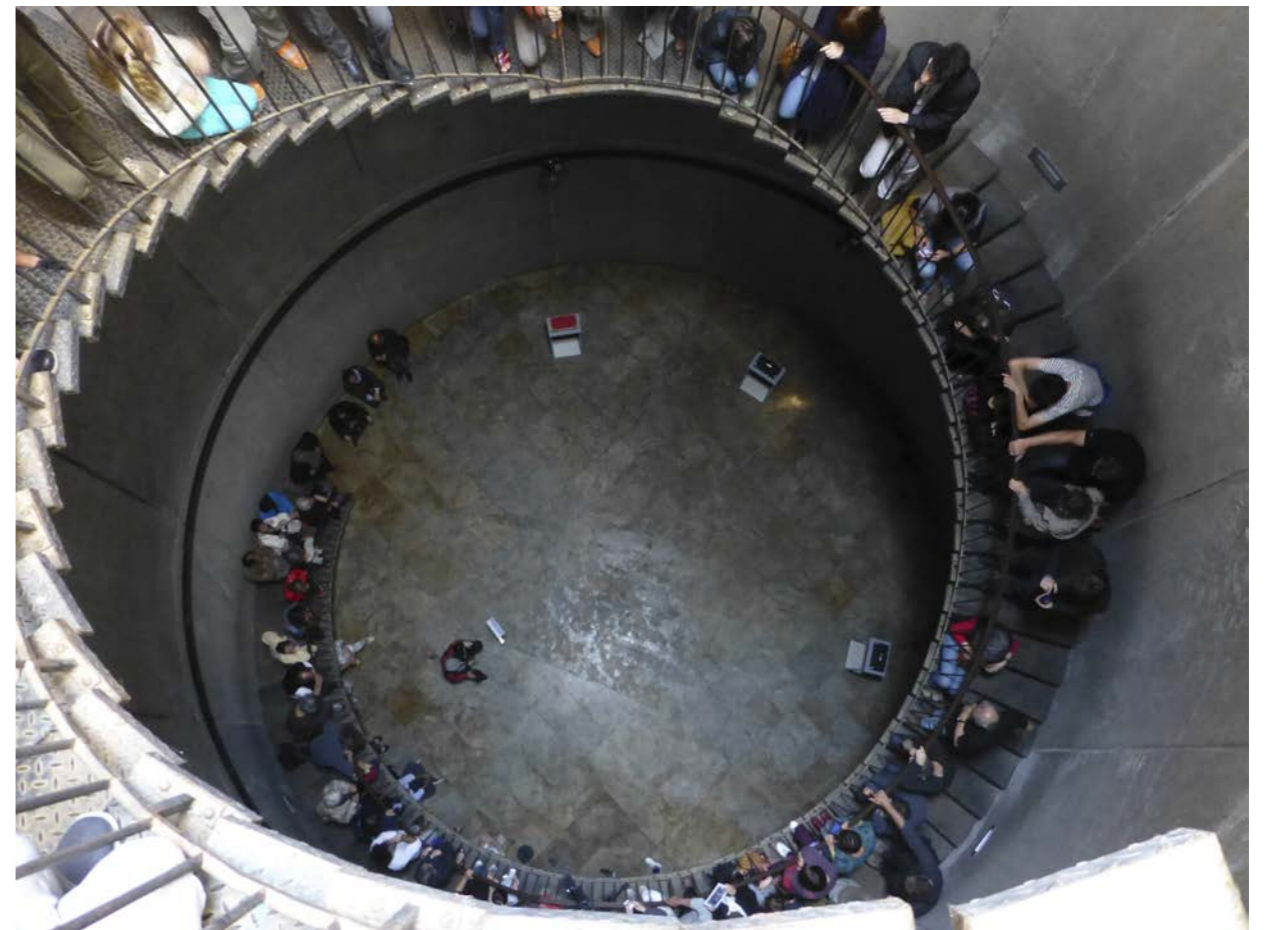
L'air de l'accordéon, 2014
Montage visuel et sonore réalisé par Fanny Béguery et Claire Tenu
Vidéo, 15 min 15 s



L'air de l'accordéon, 2014

Installation sonore conçue par Fanny Béguery et Claire Tenu, réalisée avec l'aide de Kerwin Rolland, Olivier Philippson et Fouad Meskinia. Béton, bois, soufflets d'accordéon, lames d'accordéon, liège, corde en kevlar, roues à gorge, moteurs de machines à laver, bande perforée Hilti, silent block, élingues, câble électrique, gradateur de puissance, boîtier ENTTEC d'interface DMX / USB.

Performance du musicien Olivier Philippson dans l'installation sonore *L'air de l'accordéon* à l'intérieur du phare du CIAP, Vassivière, 6 juillet 2014



Les ouvriers du tri

Maxence Rifflet et Antoine Yoseph

Vidéo, 16', boucle

2014

Au centre de tri de déchets d'Argentat, en Corrèze, une dizaine d'agents se relaient sur une chaîne circulaire pour trier, à la main, les déchets recyclables qui passent devant eux. Le film, une boucle de 16 minutes sans commentaire, restitue au plus près des corps, des gestes et des rythmes, le travail quotidien d'hommes et de femmes qui trient ces « déchets propres » sur une couronne incessamment encombrée.

voir en ligne: <https://vimeo.com/107249419>

vimeo.com/107249419







Centre technique d'enfouissement de Bondigou, Argentat, septembre 2013. Sur ce site, choisi en 1991 à l'emplacement d'une ancienne décharge sauvage, ont été enterrés pendant une dizaine d'années les déchets ménagers de l'ensemble des communes environnantes. La création du centre permit l'abandon des décharges sauvages qui s'étaient peu à peu répandues sur le territoire. Les déchets étaient recouverts de couches de terre successives. En 2003, l'enfouissement a été abandonné au profit de l'incinération. Des cheminées furent installées pour évacuer les gaz de fermentation. Une partie du site sert désormais à l'enfouissement de déchets inertes.

Maxence Rifflet

2014

À l'intérieur d'une microcentrale électrique privée installée sur la Vienne, Jean-Claude Guérin, dirigeant à la retraite de l'entreprise de mécanique Limousin Thermo Meca, écoute, à l'aide d'un manche en bois trouvé sur place, les sons transmis par le multiplicateur d'une turbine dans le but de détecter d'éventuelles vibrations harmoniques, signes annonciateurs de résonances du système qui risqueraient d'endommager la turbine.

Maxence Rifflet

Tirage argentique couleur contrecollé sur aluminium et encadré, 72 x 91 cm.

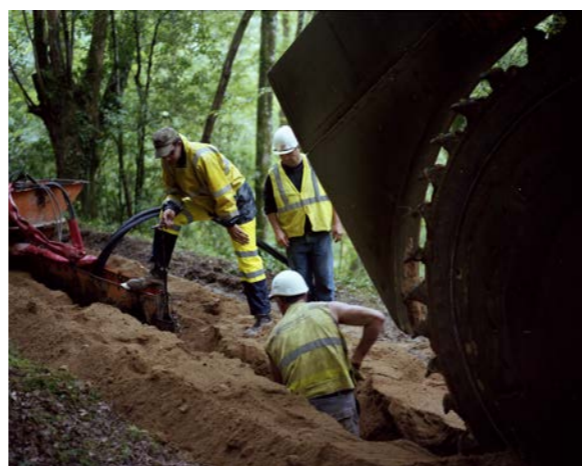
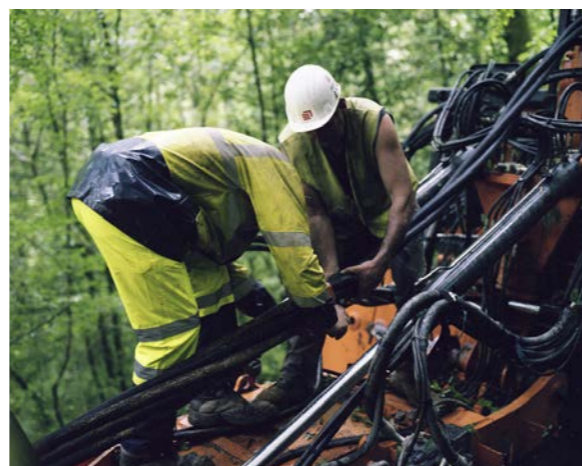
2014



L'enfouissement d'une ligne de moyenne tension dans la forêt de Glény, juillet 2012

Maxence Rifflet et Antoine Yoseph

15 épreuves chromogènes, 42 x 54 cm chaque
2014



Raccorder TUTELA Adrien Malcor

J'ai un projet de science-fiction pour Tulle. Raccorder TUTELA, je l'intitule.

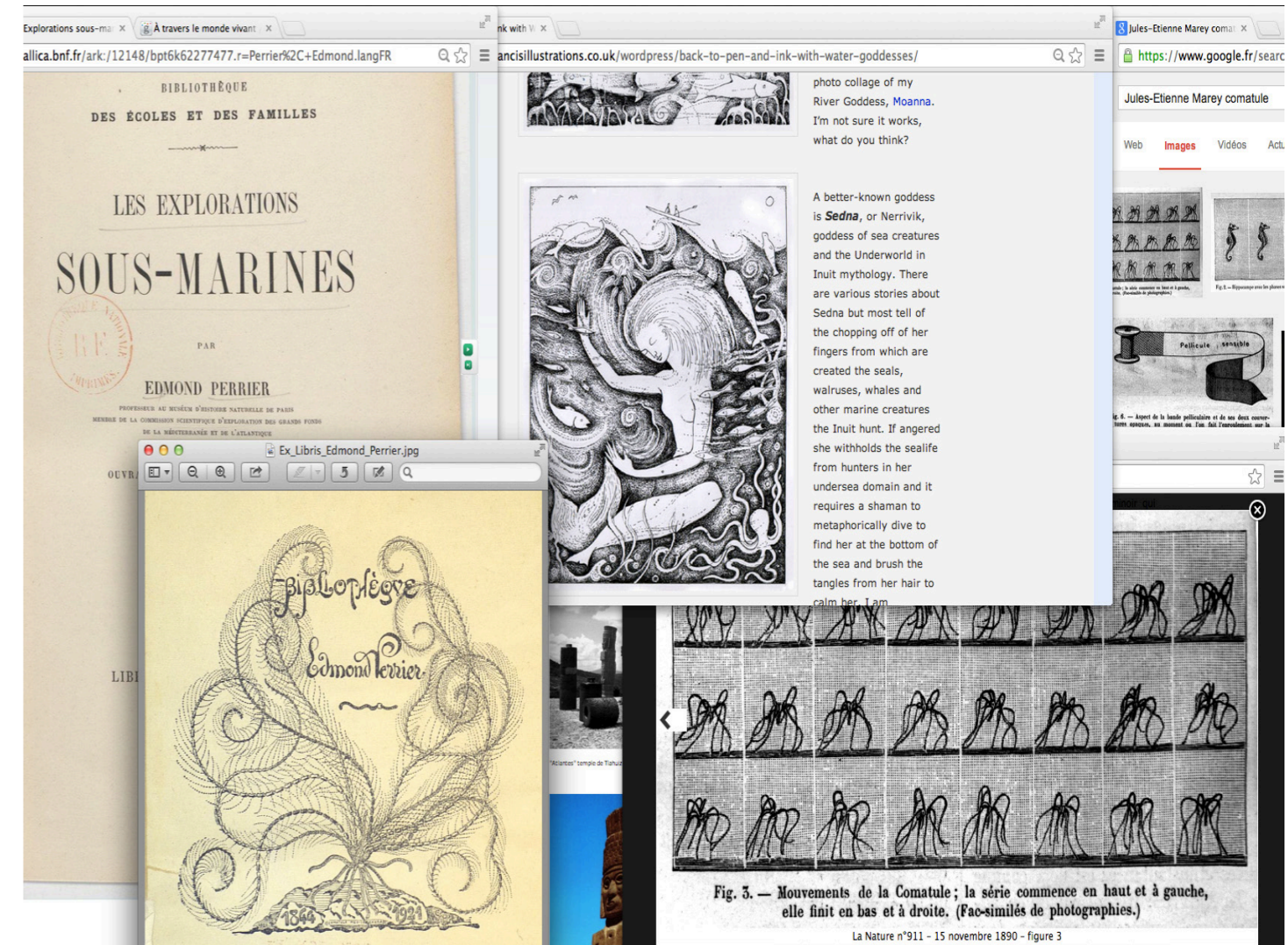
Tutela est la déesse tutélaire de Tulle. Elle aurait donné son nom à la ville, et les Tullistes du futur le redonneront très légitimement à la grande machine municipale de mes rêves : TUTELA : supersimulateur, machine à coudre, matrice...

Raccorder TUTELA, ce serait mettre Tulle en réseau, brancher la machine sur la ville, pour que la machine branche la ville sur un réseau d'écriture ; ce serait écrire de sorte que le texte soit cette machine, que cette machine soit la ville, que la ville soit le grand corps divin, polymorphe, de TUTELA, qui est le texte, qui est le réseau.

RADO a abordé le pays de Tulle par ses réseaux techniques ou « techno-géographiques », comme les appelait le philosophe Gilbert Simondon, qui les considérait comme des gestes humains appliqués aux « points clés » du « réseau magique de l'univers ». Moi, mes données techno-géographiques, je les tiens d'un livre, un traité d'ésotérisme local consacré au « Crist [sic] de la Confrérie des Imprimeurs de Tulle », une remarquable calligraphie de la fin du XVIIe siècle, conservée au musée du Cloître. L'auteur du livre, M. Luc de Goustine, a lu dans les escarboucles calligraphiques de ce Christ tulliste, mais aussi dans les trajets de la Lunade ou dans la forme des églises de Tulle, les coordonnées secrètes d'une « géographie sacrée » dont Tulle serait depuis la nuit des temps un point clé, un « centre spirituel », en résonance avec Thulé, l'île au bord du monde, pôle Nord symbolique, et Tula, la cité fabuleuse du roi-dieu mexicain Quetzalcóatl, le Serpent à plumes.

Mes données techno-géographiques, j'ai dit, et l'écriture est d'abord une technique. Le livre s'appelle *Mystique ouvrière et tradition hermétique*. La mystique ouvrière, ce sont les mystères du métier, le Mystère dans le métier. Puisque le travail quotidien de l'écrit – l'ÉCRIST – est une incarnation du Verbe, le drame divin – la Passion – se rejoue symboliquement (analogiquement) dans les opérations du compagnon typographe : composition, justification, impression, correction. Fixer patiemment le texte, c'est remettre le Christ en croix, et les progrès de l'apprenti sont la découverte ascensionnelle de son anatomie sacrée.

J'ai essayé de suivre, moi aussi, cette « voie de métier » spirituelle, qui est un peu celle de mes velléités : apprenti typographe, apprenti correcteur, apprenti poète aujourd'hui peut-être...



J'ai de la chance de vivre à l'époque des moteurs de recherche, des bases de données, des encyclopédies en ligne, des alertes numériques. J'ai de la chance aussi de travailler à la bibliothèque du Muséum national d'histoire naturelle. J'ai collectionné à mes heures perdues les occurrences de « tul », j'ai amassé une quantité babélique de matériaux, et j'ai entrepris l'histoire naturelle d'une syllabe.

J'ai trouvé dans La Nature (Revue des sciences et de leurs applications aux arts et à l'industrie) datée du 18 avril 1885 un article sur l'animal marin appelé « Comatule », cette « sorte d'Étoile de mer écarlate », en anglais feathered star, « étoile à plumes ». L'article est de la plume de l'éminent zoologiste Edmond Perrier, né à Tulle, et qui fut longtemps le spécialiste français de la comatule ; la gravure est signée Auguste Tilly, né à Toul.

C'est un signe, comme on le dit parfois de certaines coïncidences, et la comatule est devenue ma Compostelle, mon étoile des Rois mages. Elle m'a indiqué la voie surréaliste du « dépaysement systématique ». Mais avec de Goustine et la mystique ouvrière, « le nom de métier dont il faut baptiser cette voie est le suivant : CORRECTION. C'est l'inlassable tâche de l'homme qui rectifie la course de son être afin qu'elle coïncide avec le cours voulu par Dieu. Il doit ramener au cœur ce qui, par dispersion, risque sa perte. »

Dieu est mort et il y a de nouveaux outils : il faut faire l'épreuve moderne de la dispersion. Mais tout peut encore coïncider, par analogies, par la magie de la rime et des calembours. Raccorder, tout est là.

J'avais un point de départ et une voie de métier : j'ai corrigé La Nature.

C'est tout à fait, je crois, de la science-fiction.

Adrien Malcor, juin 2014

TULLE

ET L'ORGANISATION DES CRISTS

Parmi les villes qui habitent les plus grandes profondeurs de la Mer d'encre, les Atlantides se font remarquer par l'incomparable variété de leurs formes, par la richesse de leurs couleurs, par l'étrangeté de leur organisation. Cette organisation est relativement élevée : elle comporte une foule de canaux, de glandes, d'appendices dont la complication ne le cède en rien à celles des capitales les mieux pourvues.

Quand on voulut se reconnaître au milieu de tous ces organes, on crut d'abord retrouver en eux les analogies des organes si souvent étudiés des villes de la surface : Tula, Toula, Tulear et toutes les villes composant avec elles la famille des Atlantides eurent comme les autres des *parcs*, des *châteaux d'eau*, une *gare*, des *réseaux électriques*, voire même une *station d'épuration*, etc. ; cependant à chaque fois qu'un observateur reprenait l'étude de ces villes, toutes leurs parties changeaient de nom et de fonction.

Commencer l'étude des riches moissons recueillies par nos Radeaux, sans avoir, au préalable, essayé de s'affranchir de cette confusion,

eût été s'exposer à laisser dans la vague l'histoire de villes qu'on n'aura peut-être plus de longtemps l'occasion d'étudier ; il n'y avait qu'un moyen de faire cesser toutes les incertitudes, c'était de choisir une Atlantide commune, de la suivre pas à pas dans toutes les transformations si bizarres que subissent ces villes et de ne s'arrêter qu'après avoir acquis une connaissance exacte de la structure et de l'origine de tous ses appareils, de tous ses organes, de tous ses tissus.

Tulle était toute indiquée pour un pareil travail. C'est une sorte de Compostelle rouge aux rues semblables à des panaches élégamment barbelés, qu'elle peut à volonté rapprocher ou étaler, comme un lis ouvre ses pétales, qu'elle sait également courber de mille façons, tantôt les enroulant en spirale serrée, tantôt les laissant onduler dans les eaux noires de la mer où elle se plaît. Quelquefois Tulle nage avec ses rues plumeuses, mais ce n'est que dans les grandes circonstances. Habituellement elle demeure fixée au Massif central par plusieurs faisceaux de longs lacets que porte le sommet de son corps en forme de calice. Les deux orifices de son tube digestif sont alors tournés vers le haut ; une fine toison de filaments électromagnétiques recouvre toute la partie supérieure de son corps ; ces filaments invisibles, toujours en mouvement, suffisent à déterminer des courants actifs dans l'eau environnante ; ces courants aboutissent tous à la bouche toujours béante de la ville, où l'eau se précipite, entraînant avec elle les innombrables particules livresques dont elle est toujours chargée. Ainsi se nourrissent presque toutes les villes qui vivent dans des cuvettes au fond de la Mer d'encre : Xanadu, K'iong-tou, Tombouctou et les Sept Altières de Mu, toutes les Ys et même une Creusoise, Vassivière.

Presque seule, pourtant, parmi les Atlantides actuelles, Tulle use de ce moyen d'attirer à elle les matières littéraires et, à cet égard, elle présente un intérêt tout particulier. Sa façon de vivre est justement, en effet, celle que devaient avoir les innombrables Crists dont les débris s'échelonnent dans les couches géologiques, depuis Gutenberg jusqu'à nos jours, et qui tous, semblables les uns à des tulipes, les autres à des palmiers, étaient fixés au sol sous-marin par une sorte de tige à qui manquaient seulement les racines. Dégager de toute incertitude l'anatomie et la physiologie de Tulle, c'était donc ressusciter, en quelque sorte, tout un monde d'Organismes, aujourd'hui réfugiés à des milliers de mètres sous les eaux, mais dont les reliques forment à elles seules des assises entières des terrains noolithiques. On pouvait d'autant mieux espérer reconstituer ainsi la physiologie cristique que Tulle, fidèle aux règles fondamentales de l'embryologie, revêt successivement, par ordre d'ancienneté, toutes les formes des Crists fossiles, avant d'arriver à sa forme définitive.

Recherche de la Solane

Antoine Yoseph

Impression pigmentaire, 66 x 80 cm, 2014



La plate-forme multimodale, installation politique
Florian Fouché, Adrien Malcor et Antoine Yoseph

2014

La Plate-forme multimodale, installation politique est un environnement composé d'éléments hétérogènes (objets photographiques, assemblages, projection), relevant du collage dans l'espace. Elle exploite un réseau de coïncidences historiques et littéraires pour transposer un site (une place publique à Tulle) et une opération urbaine (la rénovation du quartier de la gare) en une scène de la mémoire. Elle révèle le spectre de la violence coloniale qui hante aujourd'hui encore cette ville où l'on commémore pourtant chaque année la pendaison en juin 1944, aux balcons de ce même quartier, de 99 de ses citoyens par les soldats nazis de la division Das Reich. Une table de documentation, à laquelle le visiteur est invité à s'asseoir, ainsi que la projection d'une «adresse au citoyen-regardeur», participent à la fois d'une dramatisation de l'attitude documentaire ainsi mise en scène, et de sa réduction au profit d'une forme de théâtre de foire.

Les reproductions qui suivent rendent compte du déploiement de la *Plate-forme* dans la nef du Centre international d'Art et du Paysage de Vassivière, juillet-novembre 2014.

« Le portrait glissa vers la gauche et disparut de l'écran. Sur la surface étincelante, on lisait maintenant : «Corrèze» au milieu d'un département français dont la préfecture, large pois noir, portait un simple point d'interrogation à la place du mot «Tulle». Devant cette question soudaine, Séil-kor s'agita nerveusement comme pour chercher quelque introuvable réponse. »

Raymond Roussel, *Impressions d'Afrique*, 1910.



Les trois morts du sergent Charles Lovy: Lovy n°1, face.



Assieds-toi, citoyen-regardeur, table de documentation. Sont présentés des documents relatifs aux situations évoquées dans l'adresse au citoyen-regardeur: vues de Tulle (carte postale, photographies de repérage), reproductions du texte de Roussel, plan, documents d'archive, mais aussi Socle-Dé (photo-relief d'Antoine Yoseph) et une boîte contenant, outre un Dossier Loyy réalisé par Antoine Yoseph, divers ouvrages: E. Traverso, *La violence nazie* / A. Shibli, *Trauma* / B. Diop et A. Traoré, *La gloire des imposteurs* / PEC, Tulle, 9 juin 1944 / R. Roussel, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*.

CITOYEN(NE) REGARDEUR,

ÉTANT DONNÉS :

— UN CHANTIER URBAIN À TULLE

Entre 2009 et 2011, le quartier de la gare est devenu ce que les urbanistes appellent aujourd’hui un pôle intermodal, c’est-à-dire un nœud d’échanges entre les différents réseaux et moyens de transport. Ce vaste chantier de rénovation visait les rues, les routes, les « flux » de Tulle. Il devait bousculer aussi un réseau serré de monuments.

— UNE CONFUSION MÉMORIELLE

Le 25 novembre 2011, à la fin de ce chantier, le monument à Charles Lovy, pauvre héros tulliste des guerres coloniales, tué en Algérie en 1903, était réinstallé devant la gare. Le quartier de la gare fut le théâtre des crimes nazis de juin 1944, on réinstallait donc un monument à un occupant sur les lieux mêmes d’un crime d’occupation et on baptisait une place Lovy en plein quartier des martyrs.

— UN CONTRE-MONUMENT

C’est, dans un bois sur la commune de Saint-Salvador, à quelques kilomètres de Tulle, un rocher taillé sur lequel est inscrit « LE FRANC-TIREUR 1870-1944 ». Son auteur, le sculpteur Antoine Paucard (1886-1980), le destinait au bois de la Servantie, où en mai 1944 quatre maquisards furent tués. Antoine Paucard et Charles Lovy sont contemporains : ils se sont tous les deux engagés dans l’armée d’Afrique.

— LES IMPRESSIONS D’AFRIQUE

Un autre contemporain, l’écrivain Raymond Roussel (1877-1933), publiait en 1913 le roman Impressions d’Afrique. L’action – un étrange gala de machines – se tient sur la Place des Trophées d’Éjur, ville africaine de fiction, en 1904. Parmi les inventions-attractions de Roussel, la « large marquise » de l’hypnotiseur Darriand, projetait, pour guérir un jeune guerrier africain de son amnésie, une carte de la Corrèze où « la préfecture, large pois noir, portait un simple point d’interrogation à la place du mot “Tulle” ».

Étant donné le quartier des martyrs, Lovy, Paucard et Roussel, nous te soumettons, citoyen-regardeur, LA PLATE-FORME MULTIMODALE. Elle se veut une reformulation artistique collective – multimodale –, de ce qui apparaît comme un problème de mémoire à Tulle.

Ce problème a déjà été soulevé par une artiste palestinienne, Ahlam Shibli, invitée en 2008 par Peuple et Culture Corrèze. Elle consacra une enquête photographique aux indistinctions des « morts pour la patrie ». Ce travail, intitulé TRAUMA, a donné lieu à une exposition et à un livre en 2010.

En 2011, invités à notre tour, nous arrivons dans une ville en chantier. Avec Peuple et Culture, nous constatons qu’un projet de rénovation urbaine d’ampleur peut passer outre toute problématisation historique et symbolique, alors même que Tulle bénéficie aujourd’hui d’un travail tel que Trauma.

Nous l’avons dit, nous reformulons. Nous substituons au réseau en dur des nécessités techniques un réseau de coïncidences, textuel et textile. Nous opposons des contre-histoires à la fiction officielle. Nous proposons des contre-monuments, comme on dit des contre-poisons.

Nous voulons rappeler que la décolonisation est un processus, qui doit être prolongé non seulement « là-bas » mais ici, non seulement dans les « relations internationales » mais dans nos têtes.

L’ancien maire de Tulle, devenu président de la République, a décidé en janvier 2013 d’engager l’armée française au Mali puis en décembre 2013 en Centrafrique. Nous pensons que ces opérations de « sécurisation » sont ambiguës, ambiguës comme l’est la « politique africaine » de la France depuis tant d’années. Nous pouvons critiquer le grand théâtre des « opérations extérieures » depuis l’espace public local, nous devons traquer, dans nos villes et dans nos têtes, les formes de la réaction. À chacun ses armes, la nôtre ici à Tulle, c’est l’installation politique.

Florian Fouché, Adrien Malcor, Antoine Yoseph (RADO), juin 2014



CITOYEN(NE) REGARDEUR,

ÉTANT DONNÉS:

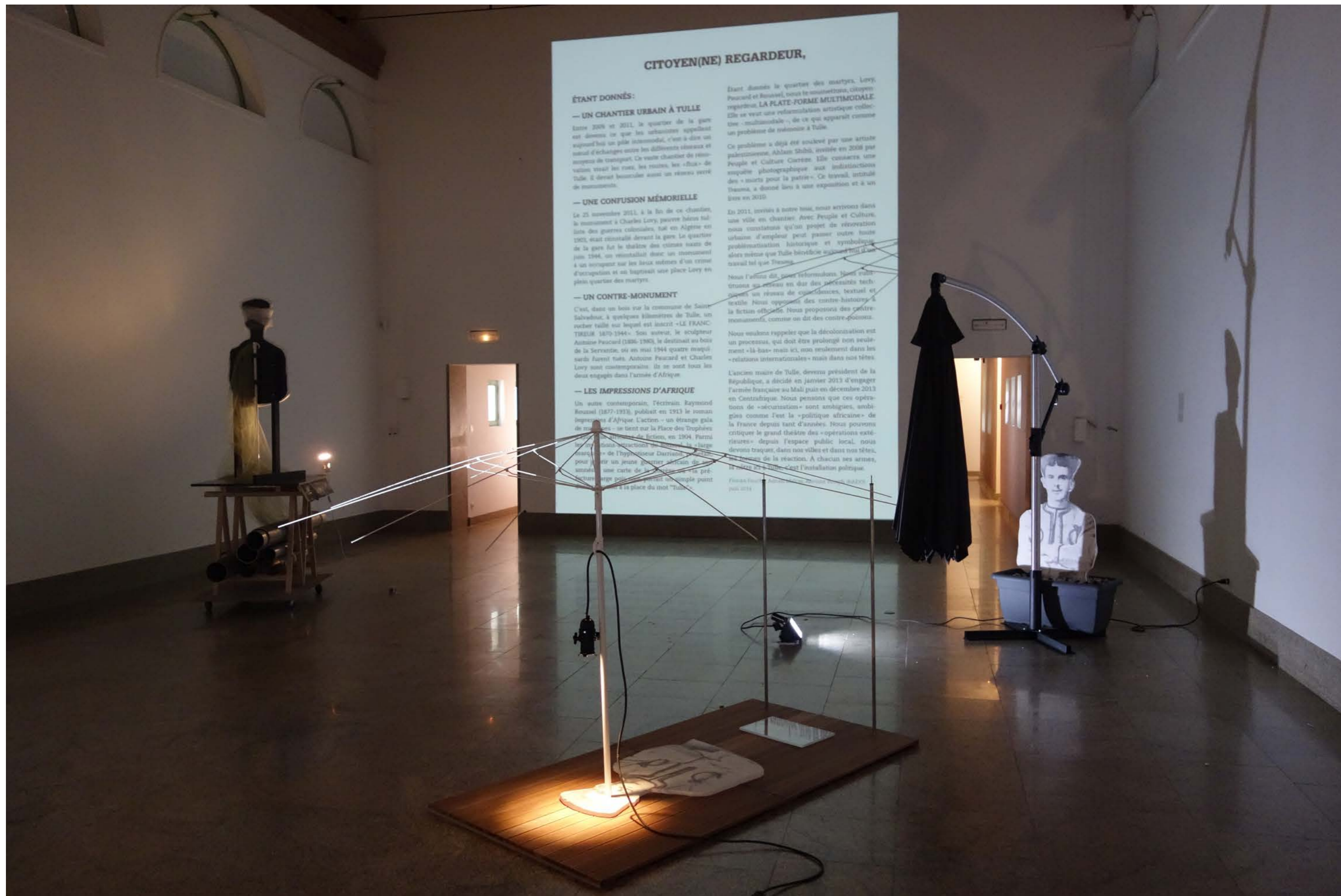
— UN CHANTIER URBAIN À TULLE
Entre 2000 et 2013, le quartier de la gare est devenu ce que les habitants appellent aujourd'hui « le grand immeuble », l'un à côté de l'autre, une série de bâtiments situés au sommet de l'avenue de Strasbourg. Ce quartier est devenu un lieu de vie, un lieu de rencontre, un lieu de vie. Il est devenu un lieu de vie, un lieu de rencontre, un lieu de vie.

— UNE CONFUSION MÉMORIELLE
Le 25 novembre 2011, à la fin de la séance de travail à Charles-Lévy, plusieurs heures de discussion ont permis de définir les contours d'un quartier de la gare qui se situe dans le quartier de la gare. Ce quartier est devenu un lieu de vie, un lieu de rencontre, un lieu de vie.

— UN CONTRE-MONUMENT
C'est, dans un lieu qui est le symbole de la ville, à quelques kilomètres de Tulle, un lieu de vie, un lieu de rencontre, un lieu de vie.

— LES IMPRESSIONS D'AFRIQUE
Un autre moment, en 1993, pendant lequel le quartier de la gare est devenu un lieu de vie, un lieu de rencontre, un lieu de vie.

Vue générale de La plate-forme multimodale, installation politique, Centre International d'Art et du Paysage de Vassivière (Limousin), juillet-novembre 2014.



Les trois morts du sergent Charles Levy. Assemblages réalisés par Florian Fouché, Adrien Malcor et Antoine Yoseph
 Sérigraphies sur bois peint, Plexiglas, parasols, dalles de bois exotique, piquets de tente, tulle blanc et vert, tuyaux de PVC, tréteaux, roulettes, dalle isolante, jardinière, projecteurs...



...E WOODS
...E WOODS
...E WOODS



Florian Fouché, *Lumières pendues*,
vidéo-projection



« En cherchant à imaginer l'événement du 9 juin 1944 à Tulle, j'ai photographié systématiquement les lampadaires et les balcons du quartier des martyrs où tant d'hommes ont été pendus. Je tentais de me figurer la topographie de l'événement et les évolutions de la ville depuis 1944 ; je m'interrogeais : où s'arrête le quartier des martyrs ? Ces photographies, je les ai re-découpées et re-photographiées sur le seuil éclairé d'une porte, un jour de grand soleil, laissant apparaître et coexister trous, lumières, ombres, taches et paysages urbains.

Mes parcours sur les lieux puis plus tard ces gestes, loin de Tulle, forment un exercice de mémoire sans commémoration, d'abord pour moi-même puis pour les autres dans le temps de l'exposition. Il est une tentative d'inscrire l'invisible et la coexistence d'expériences a priori contradictoires au cœur d'un monument alternatif. » (F.F.)



Florian Fouché, *Le Franc-tireur 1870-1944*, vue générale.

«Le monument d'Antoine Paucard est peut-être une sculpture parfaite: l'intrication avec le site, la masse de ce bloc de pierre sur lequel on saisit des incisions figuratives difficiles à détacher d'une signature géologique; l'amorce de récit qui vaut pour toutes les guerres: un soldat guette, dort, meurt. Gisant à l'envers pour l'histoire tragique du maquis de la Servantie, c'est un monument pour toutes les morts, toutes les solitudes aussi; et un objet caché d'une histoire de l'art toujours à reconstituer: on pense tout en les écartant à Michel-Ange, à Medardo Rosso, à la sculpture monumentale soviétique, à Henri Gaudier-Brezska, Joseph Beuys...» (F.F.)



Au premier plan: *Assieds-toi, citoyen regardeur*, table de documentation. Au fond, *Batik Op'*, impression sur tissu.

